

Éditorial/Editorial

Des débats majeurs persistent en ce qui a trait aux biais en recherche. Certaines méthodes d'investigation sont perçues à cet égard comme offrant les meilleurs résultats en matière de recherche parce qu'elles s'emploient spécifiquement à identifier et éliminer les facteurs pouvant biaiser les résultats. Dans une large mesure, ces méthodes de recherche permettent effectivement d'éliminer des variables pouvant induire des biais. La quête d'objectivité demeure un critère fondamental de ce qui est communément considéré comme de la recherche scientifique et les milieux de recherche et de décisions politiques actuels s'ingénient à privilégier les résultats de recherche issus de ces méthodes empiriques et à fonder sur celles-ci les politiques de santé.

Nous ne cherchons pas ici à répéter les arguments marquants de ces débats. Néanmoins, nous jugeons essentiel de réitérer le fait que le chercheur lui-même est source de biais. Outre la manière de concevoir un problème ou une question de recherche (même suivant un devis expérimental), il existe d'autres éléments propres au chercheur qui interviennent dans l'échantillonnage et la collecte des données. La langue constitue l'un de ces éléments. Par exemple, nombres de chercheurs unilingues anglophones recherchent spécifiquement des participants qui maîtrisent bien l'anglais et certains vont même jusqu'à recruter explicitement des participants anglophones (c'est-à-dire dont la langue maternelle est précisément l'anglais). L'on peut supposer que le même phénomène se produit chez des chercheurs unilingues francophones. Ce qu'il faut souligner, c'est que nombre de candidats se trouvent automatiquement exclus de projets de recherche sur la simple base de la langue. Or, ce critère linguistique, aussi minime semble-t-il, est introduit artificiellement pour des raisons pragmatiques et financières : le chercheur ne parlant et ne comprenant qu'une seule langue, l'épineux (et possiblement coûteux) problème de traduction de formulaires et de questionnaires, de collecte des données et d'analyse de celles-ci se voit ainsi éliminé.

Quelle importance accorder à ce phénomène ? Dans le domaine de la santé, il peut être de taille si l'on considère que certaines minorités culturelles et linguistiques ont été identifiées comme étant en moins bonne santé, pour diverses raisons incluant des questions d'accès à certaines ressources en santé. Peut-on donc affirmer avec certitude qu'un critère linguistique n'a aucun impact sur des résultats de recherche, aussi indirect soit-il ?

Cette nuance linguistique, qui peut sembler triviale pour plusieurs, constitue ce genre de biais qui passe inaperçu en recherche et qui pourtant peut avoir une nette incidence sur la représentativité de l'échantillon. Dans quelle mesure peut-on alors prétendre à généraliser

de tels résultats lorsqu'un critère non scientifique est introduit pour former un échantillon de recherche? Combien de chercheurs prennent par ailleurs la peine de préciser cette nuance dans la présentation de leurs résultats ? La question de la langue est un exemple parmi d'autres de ce type de biais qui peut être introduit en recherche pour des questions purement pratiques, sans être reconnues pour ce qu'elles sont, à savoir une variable socioculturelle de taille.

Cette pratique comporte des implications éthiques, scientifiques et politiques importantes. Au Canada, l'Énoncé des politiques des trois conseils (ÉPTC) exige explicitement que les critères d'inclusion ou d'exclusion s'appuient sur des critères scientifiques et souligne que l'exclusion linguistique visant à accommoder le chercheur ne répond aucunement à un besoin scientifique. À l'heure où la préséance est incontestablement accordée aux résultats de recherche probants, issus de recherches utilisant des devis expérimentaux, il est nécessaire de reconnaître une fois pour toutes que l'élimination complète des biais en recherche demeure de l'utopie et dans un souci d'intégrité, il revient aux chercheurs d'identifier et d'admettre ceux-ci dans la diffusion de leurs travaux.

Amélie Perron

Éditrice

At present, there are important debates surrounding the issue of bias in research. Some research methods are perceived as providing the best results because they specifically emphasize the identification and elimination of elements that supposedly influence results. To a large extent, such methods effectively eliminate variables which may induce bias. The search for objectivity thus remains a fundamental criterion of what is considered scientific research. Moreover, research and decision-making agencies continue to, on one hand, privilege research outcomes derived from empirical methods, and, on the other hand, use them as a basis current health policies.

We do not wish to repeat the salient arguments of such debates. Nevertheless, we believe it is necessary to reiterate the fact that researchers themselves are a source of bias. Besides issues around the conceptualisation of a research problem or question (even when using an experimental design), there are other types of elements specific to the researcher that may influence sampling and data collection. Language is one such element. For instance, numerous unilingual Anglophone researchers specifically seek participants who are fluent in English and some expressly recruit Anglophone participants (that is, participants whose first language is English). One can assume the same phenomenon occurs with unilingual Francophone researchers. What needs to be emphasized here is that many candidates are automatically excluded from research projects based on their language. Yet this linguistic criterion, as negligible as it may seem, is artificially introduced for pragmatic and financial reasons: because the researcher only speaks and understands one language, he or she avoids the problematic (and possibly costly) considerations brought about by the translation of forms and questionnaires as well as the collection and analysis of data.

How important is this phenomenon? In the field of health, it may be significant as some cultural and linguistic minorities have been identified as being less healthy, for various reasons including access to health resources. Can we thus claim with certainty that such a linguistic criterion has no impact on health research, as indirect as it may be?

This linguistic distinction, while seemingly trivial, constitutes such a hidden bias in research despite the fact its effects on the representativeness of the sample. How, then, can one generalise results, when a non-scientific criterion is used to obtain the research sample? How many researchers take the trouble to specify this nuance in the presentation of their results? The issue of language is one example among many of such a bias in research that is introduced

for purely practical reasons, while not being recognised for what they are, that is an important sociocultural variable.

This practice bears ethical, scientific and political implications. In Canada, the Tri-Council Policy Statement explicitly requires that inclusion or exclusion criteria be scientific in nature. It also emphasizes the fact that linguistic exclusion which aims to accommodate researchers is in no way scientifically justifiable. At a time when precedence is undoubtedly given to evidence-based research, using experimental designs, it is necessary once and for all to recognize that the complete elimination of bias in research is not realistic and that in order to maintain scientific integrity, researchers have the responsibility to identify and acknowledge them when disseminating their findings.

Amélie Perron
Editor